

Lettre de Marcel Arland à Jean Paulhan, 1954

Auteur : Arland, Marcel (1899-1986)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

9 Fichier(s)

Citer cette page

Arland, Marcel (1899-1986), Lettre de Marcel Arland à Jean Paulhan, 1954, 1954.
Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX
OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/13133>

Information sur la lettre

Date 1954

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025

ARCHIVES MANUSCRITES
LE HURON A PARIS

Monsieur, comment vous nommez-vous ?

— On m'a toujours appelé l'Ingénu, reprit le Huron, et on m'a confirmé ce nom en Angleterre parce que je dis toujours naïvement ce que je pense comme je fais tout ce que je veux. »

Ressemblance ou pas, je me suis assez fait l'effet du Huron de Voltaire durant ces deux semaines que je viens de vivre à Paris. Paris a beau être ma ville natale, je m'y sens presque toujours en porte à faux. Ses us et coutumes me sont ce que seraient, pour un Pictave, les us et coutumes des Patagons. Dire que j'y prends figure d'ingénu, voilà qui est encore trop peu. Je m'étonne de tout. Point n'ai-je besoin de questionner. On m'accable de confidences, d'anecdotes ou de médisances. Ce ne sont que révélations sournoises, que ragots renversants, que pointes et perfidies. Sous ce poids, il m'arrive d'implorer tout bas le secours de la Vérité. Sacrée Vérité, va ! C'est à ne plus savoir où donner de la tête et de l'oreille. Qu'il s'en passe des choses, qu'il s'en passe ! Et qu'il s'en dit ! Que de fiel se distille et que les bouches sont amères ! De l'opinion qui veut qu'on tuerait son frère pour ciseler un mot d'esprit, il n'est pas même concevable de se garder. L'air de la Calomnie n'est pas si faux, au bout du compte. Allez, allez, il en restera toujours quelque écho ! Et c'est bien vrai qu'il n'est pas possible que tout cela soit imaginé de toutes pièces. On ne ment pas si uniment. Si mauvaises langues, si pipelettes et si cafards que soient beaucoup de littérateurs, leur aliment n'est que de vent. Il y a les faits, il y a les répliques qui ne s'inventent pas, les propos indéniables ou caractéristiques, les aveux tellement probants et, bref, mille et mille petites preuves incisives...

Maintenant que j'ai réintégré mes pénates en mon fond de province, je mesure mieux, avec l'éloignement, ma candeur. Il me semble soudain que j'ai échappé à d'affreux dangers. Déjà, là-bas, un soir, indigné, révolté, même, je m'emportais. Et, prenant à partie le diabolique Guazzetto, m'écriais :

— Ah ! Cher Guazzetto, c'est épouvantable, je vous assure ! Depuis dix jours, je ne fais que remuer de la boue à pleines mains, je vis dans la boue, j'y patange ! Je ne peux aborder quelqu'un qu'il ne m'y replonge aussitôt par ses cancanes. Moi-même enfin, horreur ! gagné par la contagion, me surprends à entrer dans ce sabbat, à rapporter, à papoter, à...

La Parisienne. Mai 1954.

Chez Guazzetto, la roseerie lucide ne va jamais sans une légère saff-
lie de tendresse qu'il a la coquetterie de voiler fort. Il faut le bien con-
naître pour deviner à quel degré de tempérance et d'indulgence il pousse
ses yeux. Sur mon cri, il sourit :

— Dieu, Raymond, quelle idée que la vôtre ! A quoi bon vous mon-
ter ainsi, vous mettre dans ces états ? Ce n'est que la monnaie courante
des bavardages quotidiens. Ne soyez pas si réceptif. Gardez-vous d'enre-
gistrer tout ce qu'on vous raconte. Oubliez-le dès que c'est dit. De tels
potins ne doivent faire qu'entrer et sortir. Et riez, de peur d'être obligé de
jouer Alceste !

Question de nature, sans doute. Moi, toute cette boue me chavire. Je
m'accommode mal de ces façons. A la pensée que nos littérateurs sont si
peu à la hauteur de leur personnage, que la main qui conduit si talen-
tueusement parfois leur plume ignore la main qui règle leur conduite, que
tant de gloire se mêle à tant de susceptibilité et à si peu de vertu, je suis
consterné.

Dans ce carnaval de suffisances, dans ces pitreries et rodomontades,
c'est en vain que j'ai cherché une belle idée de l'homme. Je n'ai vu que
des hommes. Et qu'ils m'aient finalement paru pitoyables, tels qu'ils sont,
tels qu'ils ne peuvent qu'être, m'a amené à convenir que j'étais, pour ma
disgrâce, idéaliste à l'excès, absolu dans mes croyances, de même que
trop attaché à la chimère que je nourris.

Peut-être serait-il plus sage, comme me l'a conseillé Guazzetto, de n'ac-
corder à ces pirouettes que l'attention d'un instant : ne se formaliser point
outre mesure, tel est le gage de la raison.

Et pourtant !...

* * *

Et pourtant, quelle beurrée, ma petite sœur ! Quelle décoction ! J'en
suis encore si éberlué que je sens bien que je ne serai quitte vis-à-vis de
moi-même qu'autant que je me serai épanché.

Aujourd'hui, c'est comme à mon propre double que je m'adresse,
impatient que je suis de lui demander : « Voyons, est-ce vrai, tout ça ;
ne l'as-tu pas rêvé ? »

Force m'est bien d'avouer que la réalité de ce que j'ai entendu et vu
dépasse l'imagination. Pendant tout mon séjour, on n'a eu de cesse, autour
de moi, de m'enseigner les dessous d'un monde qui, pour être subtil dans
ses venins ou ses stratégies, n'en est, au demeurant, que plus bestial.

Jugez de mon innocence ! J'en suis encore à douter. Quoi, ce monde
de beaux esprits n'est-il empli que de faiseurs et de galapiats, que d'hy-
pocrites et de tranche-montagnes ? Mieux, même, s'il est avéré qu'il l'est,
ne vais-je pas, à mon tour, abonder dans ce sens en voulant dénoncer ce
qui m'irrite ?

On m'a fait une réputation de jouteur. On m'a reproché d'avoir la
dent dure. On me croit porté à la satire, au pamphlet. On me veut
terrible et cinglant. On me prête le dessein de dénigrer et pourfendre

Quelle erreur ! Je ne suis tout cela qu'à mon corps défendant. Bon, c'est vrai, j'attaque, je rue, je vais bon train et, l'épée de plume ou la lance à la main, je charge, je fonce, hardi, pas de quartier !

Ma véritable nature est ailleurs. Bien que les plus chauds de mes lecteurs n'hésitent pas, dans leurs lettres, à me doter des plus nobles parrainages, je ne me sens nullement la vocation d'un d'Artagnan ou d'un Don Quichotte. Non, je ne mérite ni cet hommage ni ce crédit. Au fond, il n'y a pas plus doux, pas plus conciliant que moi. Ce qu'il y a, c'est que j'ai l'emportement facile. Je hais l'imposture et la hais bien ! La haisant, il ne m'est pas loisible de la laisser sévir. Je n'ai de repos que je ne l'aie démasquée. Comme je n'ai rien ni qui que ce soit à ménager, il résulte que j'extériorise sans fards mon sentiment. Que m'importe qu'on m'en veuille ? On ne pourra jamais me faire plus qu'on ne m'a fait déjà. C'est dire quelle est ma sérénité. C'est dire si j'accepte qu'on me riposte. Hélas, c'est là que je commets, moi aussi, une petite ruse : je sais trop bien que je suis inattaquable et que ceux qui voudraient me blesser ne le pourront qu'en employant des moyens déloyaux. A ce terme, je me résigne. La vie est courte. J'adore m'amuser. Je passerai donc pour ce qu'on voudra que je sois. Laissez-moi, nina, amis lecteurs, remuer un peu pour vous cette boue et cette bêtise qui sont, semble-t-il, le pain fermenté du Paris littéraire.

Je vois Fanacappa qui me lance : « Entre nous, vous devenez intenable ! On vous croyait parti en guerre, on supposait que vous alliez tout casser et, soudain, depuis deux mois, vous maniez l'encensoir ! En octobre, vous assailliez Gaufichon ; en mars, vous le couvrez de louanges. Pourquoi tant d'inconséquence ? On ne vous comprend plus, on ne vous suit plus. »

Diable, le reproche serait de taille s'il n'était, d'abord, de courte vue et, pour tout dire, d'une niaiserie... Voyons, est-il absolument nécessaire d'être conséquent avec soi-même ? Je ne le pense pas. Cependant, là, je le fus. Il suffisait, pour s'en convaincre, de me lire avec un minimum d'attention. Mais qui donc, de nos jours, sait encore lire ? Qui donc s'astreint à lire ?

En octobre, j'avais reproché à Gaufichon, critique, de manquer de cœur, dans ses critiques. En mars, je fais compliment à Gaufichon, romancier, de son dernier roman. En quoi me suis-je contredit ? Ne puis-je séparer, dans mon jugement, le critique du romancier ? L'un a-t-il rapport avec l'autre ? Et faut-il, parce que je m'en suis pris un jour à Gaufichon, me contraindre à l'accabler éternellement ? Ah, je crains bien que Fanacappa et ses pareils ne m'aient prêté là un de leurs plus vilains penchants ! Parce qu'ils ont coutume, quand ils détestent un confrère, de le dénigrer par système, quoi qu'il fasse de bon, sans doute ont-ils imaginé que je n'attaquais Gaufichon que poussé par une mesquine envie.

Amusante ménagerie que celle des Lettres ! Chacun redoute d'être pris pour cible mais se réjouit de voir ses pareils exposés au pilori.

je vais tancer le voisin. C'est si évident qu'ils sont tous déçus quand j'abandonne la trique et le martinet. Le moindre de mes saluts à autrui, ils l'encaissent comme une injure personnelle. Et je ne suis pas sûr que Gauthchon lui-même me sache gré du bien que je pense de ses romans tant il me tient rigueur du mal que j'ai osé dire de sa critique. C'est que ces Messieurs ne souffrent pas que l'on formule l'ombre d'une réserve. Phénix par ambition, ils se veulent parfaits !

Le lendemain, c'est Garguille qui me glisse : « Qu'avez-vous donc contre Sotinet-Géronte ? Il ne sait plus sur quel pied danser avec vous. Naguère, je l'ai vu furieux, blessé, ulcéré. Il était persuadé que vous n'aviez cité son nom dans une de vos chroniques que pour lui décocher une flèche ironique. Il voulait même vous écrire une lettre d'injures. Là-dessus, il a lu l'article si élogieux que vous lui avez consacré. Si bien qu'il se demande si c'est du lard ou du cochon, si vous êtes sincère ou si vous avez voulu, encore une fois, vous moquer de lui ! »

Est-ce possible ? Ah, quel amour-propre mal placé ! Quel égocentrisme ! Et comment ce jeune homme peut-il pousser si loin la manie de la persécution ? Se prendrait-il désormais au sérieux ? On m'assure de toutes parts que Sotinet-Géronte est en effet devenu insupportable depuis quelque temps. Ses mentors eux-mêmes sont impuissants, paraît-il, à endiguer ses écarts, à modérer son délire. Je veux bien le croire. Si, réellement, Sotinet-Géronte s'est figuré (quand je ne désirais qu'honorer son talent) que je me gaussais de lui, c'est qu'il n'est qu'un sot suffisant. Bien que, avouons-le, il faille savoir faire les sottises que nous demande notre caractère, quand on a l'impatience de chercher à s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être.

Je quittai bientôt Garguille pour me rendre d'un pas-vif chez Ragueveau, où le célèbre Persillet m'avait convié à dîner. Nous étions là une dizaine et je m'apprêtais à passer une agréable soirée, quand Persillet, son caviar avalé, déclara qu'il devait nous quitter incontinent, ayant promis sa présence à quatre dîners différents !

Il disparut donc, et je fus réduit à conjecturer qu'il dégusterait le turbot ici, le rôt là et le soufflé, enfin, au dernier rendez-vous. Certains convives plainquirent la vie intenable que menait ce pauvre Persillet : « Pensez, il revient de Rome pour superviser un film, il repart dans trois jours pour Marrakech ! En moins d'une semaine, il va lui falloir traiter une masse d'affaires qui exigeraient normalement un mois de soins ! »

J'écoutai, un peu surpris. Au fond de moi, je conçus que Persillet devait tout de même goûter un malin plaisir à mener cette existence de forçat. Encore que les ressorts de ce plaisir m'échappassent. J'en vins à m'émerveiller de la mystérieuse organisation de cette vanité. Mon dieu, me dis-je, qu'il faut que l'esprit de Persillet soit peu exigeant, que sa conception de la vie soit bien frivole et bien vulgaire pour qu'il se donne tant de mal à singer l'importance !

Oui, la dérobade de Persillet me rendit songeur. J'évoquai mentale-

pour des surhommes, parce qu'ils cultivent cette coquetterie stupide et risible qui consiste à faire acte de présence dans dix endroits à la fois (sans jamais participer à rien pour de bon) à seule fin de prouver (ou de se prouver à eux-mêmes) qu'ils ne s'appartiennent pas et qu'ils sont la proie d'obligations multiples. A qui croient-ils donc faire illusion ? N'est-ce pas aussi un genre qu'ils se donnent ? Le genre des puissants qui manient de tels intérêts, agitent des problèmes si lourds et montent des combinaisons si ardues qu'ils ne peuvent faire leur société que de leurs pairs. Le genre des puissants qui se persuadent qu'ils ont reçu mission de vivre en fonction de l'opinion publique et qui, pour ce faire, pour plaire à tous et à chacun, se forcent à paraître et à figurer partout où il leur semble qu'il faut être vu (oh, le temps d'une pirouette ou d'un calembour, pas plus !) à un cocktail à droite, à une conférence à gauche et, tour à tour, à un vernissage, à une centième, à une élection académique, à un gala, à un banquet, à un match, à un défilé ; un quart d'heure par ci, un quart d'heure par là. Et, véritablement, comme si, au nom même de cet esclavage forcené, leur conscience était satisfaite d'avoir honoré ainsi des réunions ou des manifestations où ils ne font, par manque d'ubiquité, que de fugitives et discourtoises apparitions.

Pour en revenir à Persillet, je confesse que j'eusse de beaucoup préféré qu'il me dit simplement : « Pardonnez-moi, je me suis engagé ailleurs, je ne pourrai être des vôtres » ou, au contraire, s'il désirait me connaître et m'entretenir comme il le prétendait, qu'il sacrifîât sans hésiter les trois autres diners et qu'il s'enchantât de me consacrer entièrement et paisiblement sa soirée.

Le pire, c'est que Persillet est sans doute convaincu qu'il a agi avec une civilité extrême. Il oublie que ce n'est pas de la politesse qu'on espérait de lui. On se moque de sa politesse. Son invitation était sans valeur si elle n'était que de convention. Ce qui pouvait toucher, venant de lui, c'était une curiosité de bon aloi, une marque d'estime authentique, un désir d'amitié, une chaleur de sentiment. Pas ce simulacre, pas cette feinte qui se veut dévouement et qui n'est qu'insolence.

Quand on fraye avec les saltimbanques, il faut, ou ne rien attendre d'eux, ou rester indifférent à leurs façons. Le meilleur moyen de n'en être pas affecté, c'est encore de feindre soi-même la comédie qui vous est proposée et de garder la tête froide pour bien décomposer les mouvements de leur petite marionnette.

A quelques jours de là, je déjeunai avec le non moins célèbre Collofinio. La charcutaille et le beaujolais aidant, une chaleur fumeuse embrasa bientôt ses joues en même temps que ses méninges. Voilà notre Collofinio en plein boum ! On peut m'en croire, je ne l'avais jamais vu si disert et si débagoulant. Tout au long de ce corpulent repas, tenaillé par je ne sais quel furit, Collofinio (sans que j'eusse pu esquissier un geste

ARCHIVES EMAN

pour le retenir, sans que j'eusse eu besoin de mimer le doute pour le provoquer), Collofinio, donc, intarissable, m'abreuva. Et patati, et patata ! J'en avais le crâne farci. J'avais à peine pu reprendre ma respiration que Collofinio, rate épanouie, m'assénait quelque nouvelle stupéfiante, me relatait d'ahurissantes discordes. Assommé, j'écoutais. M'attelant bon gré malgré à son côté, je me conformai bientôt à sa farouche logorrhée dans l'espoir d'une éclaircie. Las ! D'éclaircie, point ! Ce n'était que diatribe, réquisitoire, rancœur, afflux de traits empoisonnés.

Nom d'un petit bonhomme, le sermonneur ne m'épargnait rien ! Oyez plutôt :

Il paraîtrait, selon Collofinio, que Gilotin aurait refilé un million à Cecodrillo pour qu'il assurât le Grand Prix au roman d'Horribilifibrax.

Il paraîtrait que ce même Horribilifibrax n'aurait cependant été couronné que grâce à l'appui et à la voix de Peppe Nappa dont il serait le mignon (tout mari et père de famille qu'il est).

Il paraîtrait que Truffaldino, l'éminent et vénérable poète, vexé que ses poèmes ne figurassent pas en vedette au sommaire d'une revue, aurait fait une scène épique à Collofinio tout gêné de voir ce noble vieillard qu'on supposait jusqu'ici bien au-dessus de ces mesquineries) taper du pied, éclater en sanglots, se rouler par terre et faire caprice comme un enfant gâté.

Il paraîtrait que Tartaglia, ce fastidieux et morose romancier, après avoir obtenu de son éditeur ~~Gilotin~~ (lequel ne peut pas arriver à vendre ses bouquins, et, malgré cet insuccès, continue vaillamment à l'éditer), un nouveau contrat plus avantageux encore, aurait poussé la cautèle (et alors qu'il était lié plus que jamais par sa signature) jusqu'à donner, ô l'ingrat ! son nouveau roman à un éditeur concurrent comme pour remercier Gilotin, en somme, des sacrifices qu'il venait de lui consentir.

Il paraîtrait que Graziosa, une romancière débutante, aurait fait irruption dans le bureau de Gilotin pour l'insulter basement. Ah bah ! Tel que ! Bavante, hors d'elle, elle l'aurait harponné en ces termes : « Quoi, pas de prix littéraire pour moi ? De quel droit m'avez-vous frustrée ? C'est une honte ! Car enfin, monsieur, quand vous avez retenu mon manuscrit, si vous m'aviez demandé de retoucher un chapitre ou d'en récrire un autre, j'aurais compris que mon ouvrage n'était pas encore au point. Puisque vous n'avez fait aucune restriction, j'en ai déduit que vous le jugiez parfait. Dans ces conditions, votre carence est inadmissible. Vous m'avez desservi. Vous n'êtes qu'un odieux salaud ! Quant à moi, je vous informe que je ne resterai pas une minute de plus attachée à une maison dementielle. Je déchire mon contrat et vous intente dès demain un procès ! »

Aux dernières nouvelles, la charmante Graziosa ne serait pas encore enfermée. Alerte partout aux éditeurs, il y a une folle femme de lettres en liberté !

Il paraîtrait que Gandolin, aux abois, aurait remis à Gilotin le manuscrit d'un roman contre versement d'une grosse avance d'argent. Le

de droiture à leurs heures. Je ne veux pas tout pousser au noir, me montrer systématiquement pessimiste. Je fais la part du feu. J'admets que je n'ai vu là qu'un aspect de la situation. Je m'empresse de rassurer les gens bien intentionnés. Non, il n'y a pas que de la boue. Dans la boue même il arrive qu'on trouve l'or et le diamant. Qu'on me permette d'affirmer que l'or du talent, que le diamant de l'amitié ne sont pas si rares. J'en ai parfois ramassé à pleines mains. Là, je pourrais aligner des noms. J'aurais joie à le faire, si je ne respectais la pudeur de ceux qui sont assez purs pour préférer qu'on s'abtienne de les nommer en une circonstance si flatteuse. Eux aussi se seront reconnus. Ils ne doutent ni de mon affection ni de mon estime. Fermons la parenthèse.

* * *

Quoique mon goût subsiste, il ne m'aveugle pas. La noblesse et la délicatesse de l'esprit exigent l'ombre et le silence. Ce sont les ridicules et les travers qu'il convient de dénoncer. Les fléaux de la nature humaine et les calamités du cœur ont rendu la société inhabitable. L'homme qui va avec lui-même a soif de vertu. S'il vit avec les autres, c'est de fable qu'il est friand. La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri. Sans se soucier de la galerie, et tel Diogène armé de sa lanterne, cherchons donc la créature sous la fable.

Ontrecuidance, pédantisme, vilenie, cabotinage, sénilité, friponnerie, sombre et morne cortège auquel il faut bien adjoindre le ballet plus anodin de l'enfantillage, de la gloriole ou de l'exhibitionnisme.

Bagatino m'invite au *Raspoutine*. A l'entendre, c'est de loin le meilleur restaurant de Paris : « Mon cher, c'est l'endroit rêvé pour traiter ses affaires et ses amis. Là, au moins, on est tranquille. On peut bavarder en toute quiétude. Le service est sans prétention. La cuisine est de qualité. Le chef n'a pas son pareil pour préparer les pommes de terre en robe de chambre ! »

Evidemment, c'est là une référence. Je m'incline donc devant ces arguments péremptoires.

Il faut dire que Bagatino, homme de lettres en vogue, manie les millions à la pelle. Il ne sait plus manger à moins de cinq mille francs, même s'il ne se fait servir qu'un artichaut cru et une purée. Le tout à l'avenant, d'ailleurs, des voitures comme des femmes dont il n'a pas un usage plus savant. Il a fini par se convaincre ainsi que cinquante millions par an lui étaient nécessaires pour vivre décemment.

D'où toutes ses servitudes qu'il se crée artificiellement. Que d'argent il lui faut ! Faire de l'argent est devenu sa seule raison de vivre. Est-ce à dire qu'il en profite, au moins ? Même pas ! Il n'y a pas d'homme plus austère que Bagatino. Il se nourrit comme un ascète, s'habille comme un retraité du gaz, fait aussi peu de cas des filles que des garçons. Son sexe ne l'intéresse pas plus que son estomac. De la gloire même il n'a cure. Ce qu'il lui faut, c'est cet opium qui lui permet de s'imaginer qu'il fait partie de la secte des importants. Où il jouit, c'est quand le maître d'hôtel

plié en deux, lui sert à tout bout de champ du « Monsieur Bagatino » long comme le bras. C'est quand la téléphoniste vient l'appeler vingt fois durant le déjeuner pour lui dire qu'il a la communication avec New-York ou Tokio. C'est quand il se borne à signer l'addition sans la payer, montrant bien ainsi qu'il est de ces privilégiés de la fortune dont le crédit est illimité.

Enfin, où il est au comble de la jouissance, c'est quand des prêtres de sa secte s'approchent de sa table pour le saluer ou lui murmurer quelque mot de passe, quelque formule magique. Ah, ce divin plaisir de se sentir entre initiés ! Il est si heureux, Bagatino, qu'il ne peut s'empêcher de me prendre à témoin de sa félicité :

« Voyez, je rencontre là tous les jours les hommes les plus considérables de notre époque, des magnats de l'industrie, des reines de la mode, des politiciens en vue, des maréchaux, les plus belles stars. Tenez ! Là, justement, près de nous, regardez, voilà Scaramouche entouré de ces deux charmantes comédiennes ! »

« Tiens, tiens — dis-je — pris de court : Scaramouche, qu'es-aco ? »

« Comment, vous ne connaissez pas Scaramouche ? Vous plaisantez ! C'est le grand manitou de la presse. La plupart des journaux et des magazines sont en son pouvoir. Il fait même la loi aux plus riches éditeurs. C'est quelqu'un de très, très important ! »

« Quoi — répliquai-je — cet affreux fœtus, cet insecte dégénéré qui se tortille comme un ver sur sa banquette entre ces deux petites grues, ce nabot, cet avorton au bagout de commis-voyageur ? Et c'est pour ça que vous entrez en tranes ? C'est pour des fantoches de cet acabit que vous fréquentez le Raspoutine ? »

Je pouffe. Mais je sens bien que je baisse terriblement dans l'estime de Bagatino. Il me décoche un de ces regards de commisération ! Je décide de changer de sujet, laissant aux gogos de la race de Bagatino le soin de vénérer les illustres du papier imprimé et du *strip-tease*, du sabre et du décret-loi...

En sortant, nous tombons sur Fenocchio. Il ne nous a pas vus. Il est manifestement ivre. Il est flanqué de Pasquariel, son compagnon de beuverie et d'une donzelle blondasse et mal fagotée qu'il tient de près par les épaules, comme étudiant en goguette. Tous trois rigolent et titubent. Etrange vision pour qui croit bien connaître Fenocchio ! Qui donc est la donzelle ? demandé-je à Bagatino. C'est sa nouvelle secrétaire. Il couche avec depuis deux mois !

Je suis médusé. Quoi, Fenocchio, cet écrivain si probe, si délicat, dont l'œuvre est d'une finesse et d'une spiritualité si intenses, ce maître de la jeunesse, cet exemple, cette pure et fière figure de nos Lettres, quoi, s'offrir ainsi en spectacle en compagnie de cette souillon ? Ah, il y a quelque chose de pourri en ce royaume ! Et, comme maugréait Villiers : Eh bien, nous nous en souviendrons, de cette planète !

Mais Bagatino passe outre. Il lui en faut davantage pour l'affecter. La vue de Pasquariel l'a mis sur une piste, c'est visible : « Je vous

donne en mille la dernière de Pasquariel ! Figurez-vous que l'autre soir, chez Sbrigani, Pasquariel arrive ivre, oui, plein comme une outre ! Là, il boit plus que de raison. Une de ces muffées, je ne vous dis que ça ! Il est bientôt dans un tel état qu'il n'a plus que la ressource d'aller cuver son gin dans la chambre de Sbrigani. Les invités étant partis fort avant dans la nuit, Sbrigani se dispose à se coucher, quand il découvre Pasquariel endormi dans ses vomissures sur le tapis ! Il le secoue, le réveille, le morigène et le prie de décamper. Sur le refus pâteux de Pasquariel, Sbrigani doit l'expulser de force. Sbrigani se coule enfin dans ses draps et s'endort. Patatras ! Une heure plus tard, ayant oublié de fermer sa porte, il voit surgir derechef Pasquariel armé cette fois d'un pistolet dont il décharge le contenu dans le plafond tout en beuglant : « C'est pas toi, c'est pas toi que je vise, couillon ! C'est un type qui m'a fait une crasse : faut que je le descende !... »

Assez, assez de ces saletés ! Assez, assez de ces grotesques qui se prennent à trop bon compte pour de nouveaux Rimbaud et qui veulent nous la faire à la Van Gogh !

Assez !

* * *

J'en ai trop entendu. Je me sens gagné par la nausée. Je tends la main à Bagatino, m'esquive et me fais conduire en taxi à mon hôtel. J'en ai ma claque. Je n'en peux plus. Je demande ma note. Dès demain matin, je reprends le train pour ma province.

Elle est débilitante, la province, qui le conteste ? On n'y respire pas l'air si excitant de la capitale. C'est si vrai que nous, les provinciaux, nous devons de temps en temps venir recharger nos accus à Paris. Sinon, nous nous étiolemons.

Mais tout de même, la province aussi a ses vertus.

Vivement que je me retrempe dans ma dormeuse existence. Ah, oublier, oublier ! rayer d'un trait ce voyage, faire que je ne me souviennne bientôt plus de cette pestilence !

A quoi bon fréquenter les milieux littéraires, pourquoi approcher les plumitifs ? C'est uniquement dans leurs œuvres qu'il faut les chercher. C'est là qu'ils ont mis le meilleur d'eux-mêmes. Ici, chez moi, dans mon trou, je peux vivre avec leurs livres. Ils sont là qui m'entourent et me font bon visage. De la vie privée des littérateurs, de leurs vices ou de leurs turpitudes, je ne veux plus qu'on me parle. C'est leur talent que j'aime !

Après tout, pour un homme simple comme je suis, ce n'est pas un si grand malheur de perdre, pour mon humeur, les droits que mon indépendance m'avait donnés sur le monde. L'état foncier de l'émotionnel est le retrait. Qui dit retrait n'impliquant pas, pour autant, qu'on va se remparer lâchement à l'abri d'une trop facile misanthropie...

Raymond GUERIN.